

Compte-rendu : Nancy. Opéra National de Lorraine, le 29 juin 2013. Zemlinsky : Der Zwerg. Erik Fenton, Helena Juntunen, Eleonore Marguerre, Oleg Bryjak. Christian Arming, direction musicale. Philipp Himmelmann, mise en scène

L'Opéra National de Lorraine achève sa saison 12-13 de manière éclatante avec cette superbe et émouvante production du Nain de Zemlinsky. Créé en 1922 à Cologne



sous la direction d'Otto Klemperer, cet ouvrage doit beaucoup de sa force émotionnelle au rôle-titre, dans lequel le compositeur a mis à l'évidence beaucoup de lui-même, de ses peurs et de ses doutes. Pour dépeindre l'amour malheureux de ce pauvre Nain ignorant sa laideur, il a su trouver le juste équilibre entre lyrisme des lignes vocales et modernité des harmonies, accouchant d'une musique aux reflets audacieux mais résolument traditionnelle dans sa forme.

La bouleversante intensité du Nain

Cet aspect, le chef Christian Harming l'a parfaitement saisi, sculptant les phrases musicales, soutenant les chanteurs et galvanisant un Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy décidément en grands progrès, à la pâte sonore splendide et aux pupitres superbes.

Le metteur en scène Philipp Himmelmann a imaginé une cour espagnole à la froide beauté et au charme trompeur, telle que la voit le personnage principal, aveugle à l'hypocrisie de cette noblesse. Cette scénographie oblige en outre l'interprète du Nain à se tenir constamment à genoux, pour que l'impression de nanisme soit parfaite, et à chanter ainsi durant toute la longueur écrasante de ce rôle quasi-interrompu, une performance en soi. Sanglé dans un somptueux costume de chevalier espagnol, Erik Fenton se révèle ainsi époustouflant de vérité dans ce personnage amoureux et malmené, assumant avec vaillance et musicalité l'écriture terrifiante qui lui incombe, exigeant largeur de la voix du grave à l'aigu. Une prestation à marquer d'une pierre blanche. A ses côtés, tous les autres rôles sont excellemment tenus, de la cruelle et bien chantante Infante d'Helena Juntunen jusqu'aux deux jeunes filles d'Elena Le Fur et Catherine Lafont. La Ghita d'Eleonore Marguerre sait se faire touchante par sa compassion et sa belle voix de soprano léger devenu lyrique, tandis que le Majordome du baryton Oleg Byrak emplit le théâtre de son superbe instrument mordant et percutant. Mention spéciale pour les trois servantes de Yuree Jang, Olga Privalova et Aude Extrémo, toutes trois en totale symbiose, telles les Trois Dames dans la Flûte Enchantée mozartienne. Et c'est bouleversé, submergé par l'émotion, qu'on sort de l'Opéra National de Lorraine, à l'unisson d'un public reconnaissant pour une réussite d'une telle intensité.

Nancy. Opéra National de Lorraine, 29 juin 2013. Alexander von Zemlinsky : Der Zwerg. Livret de George Klaren, d'après la nouvelle L'anniversaire de l'Infante d'Oscar Wilde. Avec Le Nain : Erik Fenton ; Donna Clara, l'Infante : Helena Juntunen ; Ghita : Eleonore Marguerre ; Don Estoban, le majordome : Oleg Bryak ; Première servante : Yuree Jang ; Seconde servante : Olga Privalova ; Troisième servante : Aude Extrémo ; Première fille : Eléna Le Fur ; Deuxième fille : Catherine Lafont. Chœur des femmes de l'Opéra National de Lorraine, Chœur de l'Opéra-Théâtre de Metz. Orchestre Symphonique et Lyrique de Nancy. Christian Arming, direction musicale ; Mise en scène : Philipp Himmelmann. Décors : Raimund Bauer ; Costumes : Bettina Walter ; Lumières : Gérard Cleven ; Création perruques, maquillages : Cécile Kretschmar ; Assistant direction musicale : Bart van Reyn ; Assistant mise en scène : Christian Carsten ; Assistante décors : Rena Donsbach.

**Compte-rendu : Noirlac.
Abbaye, festival Les
Traversées, le 22 juin (1er
week end inaugural).**

L'abbaye de Noirlac est un haut lieu patrimonial dans le territoire du Berry et depuis plusieurs années, l'écrin d'un festival estival : Les Traversées – cette année sur 5 week ends, du 22 juin au 20 juillet 2013. Le festival porte bien son nom en favorisant le voyage comme source de découvertes, de continents sonores et culturels à explorer,

d'expérience sonores inédites souvent, déconcertantes parfois, prenantes toujours. L'art des combinaisons magiciennes et des métissages audacieux s'y réalise tout en réservant aussi, lieu d'une histoire sacrée oblige, une place privilégiée aux partitions religieuses.

Chaque week end se présente telle une carte à explorer dans l'esprit préservé des navigateurs explorateurs. En une après midi qui se poursuit dans la nuit, chaque festivalier y puise une source d'étonnantes expériences : les traversées qui s'y déroulent, passent d'une heure à l'autre, d'une musique à l'autre, en autant de passages riches en interrogations, en découvertes, en univers sensibles souvent inédits.



Défrichage, expérimentations, métissages à Noirlac ...

Le premier week-end était dans ce sens emblématique d'une approche singulière et variée. Un après-midi à Noirlac occupe le festivalier, de 15h (rencontre avec les artistes à la Salle Capitulaire), jusque tard dans la nuit, après le dernier concert (sur les trois de ce jour), programmé dans l'Abbatiale.

Les lieux du festival, même proches, se distinguent par leur disposition spécifique qui conditionne le déroulement des concerts et la réalité de l'expérience musicale à l'attention

des spectateurs. La journée inaugurale du festival Les Traversées 2013 (samedi 22 juin) est révélatrice d'un parcours d'abord géographique : il faut traverser et croiser à plusieurs reprises le cloître pour accéder aux salles investies par les artistes ; après la rencontre (15h) avec **Lansiné Kouyaté et David Neerman** (de la magie de leur duo percussif enchanteur associant depuis 10 années déjà balafon et vibraphone, lames de bois, lames de fer ...), programmés à 18h30, dans le réfectoire des moines, place à 16h30 au programme intitulé » La Dame de loin » (le titre renvoie à l'amour médiéval courtois au temps des croisades), niché au dessus du cloître, dont l'accès se fait par un escalier extérieur au bâtiment et qui donne sur la terrasse surplombant le cloître : sous la charpente impressionnante du dortoir des convers, qui a gardé son architecture de poutres, la soprano folk **Kyrie Kristmanson**, coiffée d'une toque en fourrure blanche (référence au froid canadien natal) chante les vertiges amoureux des femmes troubadours au temps des croisades ; ponctuation visionnaire et profane dans un monde barbare et guerrier ... en français et surtout en anglais, Kyrie envoûte sur les traces des chantres féminines qui ont Moyen-Age défendaient l'amour plutôt que les armes... Voix perchée, claire et envoûtante, d'une sensualité ingénue (subtiles références à Bjork et Diane Dufresne !), la jeune femme s'associe dans ce programme inédit qui est le produit d'une résidence à Noirlac, aux instrumentistes du **Quatuor Voce** ; une rencontre là encore audacieuse et immédiatement prenante où les climats musicaux tissés par les cordes seules ressuscitent tout un imaginaire médiéval d'un beauté poétique et suggestive planante. La combinaison est frappante ; ses univers, inédits. Un spectacle d'une beauté enivrante. Chapeau pour la performance de ces 5 jeunes musiciens.

A 18h30, rendez vous est donné au Réfectoire des moines au rez de chaussée : l'ampleur minérale de la salle couronnée par deux fleurs de vitraux rappelle les proportions harmoniques d'un lieu dessiné pour la méditation ; rien de mieux, pour cultiver l'écoute du public et la concentration des artistes :

les spectateurs découvrent un programme rythmé, métissé, entre lames de bois (balafon) et lames de fer (vibraphone) qui convoque aussi le chœur Aria et la voix américaine grave, ample, si incarnée de la mezzo **Krystle Warren**... l'équation qui relève de l'expérimentation de sons et textures apparemment improbables se réalise en pure poésie.

Après un dîner complet (et bio) également servi sur place (le festivalier savoure l'organisation parfaite de l'événement), voici l'ample vaisseau de l'abbatiale pour une nouvelle exploration sonore à partir de 21h : à partir d'une instrumentation proche (que des instruments à vent, pas de cordes), **Roland Hayrabedian et Musicatreize** rapprochent Satie (Messe des pauvres), Stravinsky (Messe) et Maurice Ohana (Cantigas) : déclamative, éruptive, et singulièrement introspective (grâce au chant seul du piano dans l'étonnante Messe de Satie), la musique sélectionnée offre une sublime résonance au lieu naturellement musical. D'un concert à l'autre, le festivalier le temps d'un après midi découvre des musiciens défenseurs de nouveaux territoires, des dispositifs sonores et instrumentaux parfois surprenants ; il s'agit aussi pour l'auditeur d'y relever l'acoustique si changeante d'une salle à l'autre. Noirlac satisfait tous les sens : il existe peu de lieu en France capable d'un tel programme, déroulé avec justesse et naturel, du début de l'après-midi jusque tard dans la nuit. L'expérience vaut d'être vécue. Festival étonnant et majeur. A Noirlac jusqu'au 20 juillet 2013 (encore 3 samedis de juillet : les 6, 13 et 20 juillet).

Compte-rendu : Paris. Théâtre

du Châtelet, le 26 juin 2013. Récital Sumi Jo. Jeff Cohen, piano.

Vingt-six ans après ses débuts parisiens, Sumi Jo est de retour dans la capitale, dans la grande salle du Châtelet, pour un récital avec piano au programme varié et coloré. Les styles et les époques se succèdent, offrant un panorama des possibilités



actuelles de la soprano coréenne. Moulée dans une superbe robe blanche sirène, la chanteuse ouvre le concert avec de la musique du seicento.

Eternelle jeunesse de Sumi Jo

Après un Bach parfait pour chauffer l'instrument, place à l'immobilité poignante du « Music for a While » de Purcell, dans lequel la ligne se déploie, souveraine, parfaitement sous contrôle, dans une mezzo voce immaculée. Puis, c'est la virtuosité du « Da tempeste » extrait de Cléopâtre qui

tourbillonne, feu d'artifice de vocalises à l'imagination débordante. Dans le « Sposa son disprezzata » pseudo-vivaldien, l'un de ses chevaux de bataille, la soprano sculpte une intériorité à fleur de lèvres d'une belle émotion. Dans la mélodie française, la délicatesse de la cantatrice est encore de mise, notamment dans un « Si mes vers avaient des ailes » de Reynaldo Hahn rêveur et poétique.

Pour clore la première partie, un nouveau coup d'éclat : les insensées Variations de Proch, oubliées aujourd'hui mais grand numéro de virtuosité débridée qui faisait il fut un temps le bonheur des sopranos d'agilité... et qui fait toujours celui du public quand il est réalisé avec autant de panache et de stupéfiante autorité, couronné en outre par un suraigu triomphant qui achève de soulever la salle.

L'entracte passé, Sumi Jo, vêtue à présent d'une longue robe fushia aux voiles improbables comme elle seule sait les porter, nous emmène en Espagne avec quelques mélodies, puis nous ravit par des miniatures de Mahler, d'une exquise musicalité.

Enfin, les deux dernières pièces virtuoses, tant attendues, du programme : la célébrisissime Vocalise de Rachmaninov, aux courbes sensuelles, et Parla d'Arditi, valse de salon purement décorative, mais à l'efficacité redoutable, tant elle flatte cette virtuose jouvence qu'on admire chez la chanteuse après plus d'un demi-siècle de carrière.

A ses côtés, lui tissant un tapis solide et soyeux, Jeff Cohen demeure le plus sûr des soutiens.

Le public est heureux, et en redemande. Comme un retour en enfance, ce sera le Wiegenlied de Mozart, à la tendresse maternelle et rassurante. Changement total d'atmosphère avec « I got rythm » de Gershwin, au swing entraînant, dans lequel Jeff Cohen se libère totalement avec un entrain communicatif.

Puis, devenu traditionnel parmi les rappels, « O mio babbino caro », au legato absolu et à la messa di voce enchanteresse.

Enfin, suite à l'approbation du public, un couplet de la chanson d'Olympia des Contes d'Hoffmann d'Offenbach, un rôle que la diva connaît bien et interprète à la perfection,

dardant son suraigu cadentiel comme un défi au temps qui passe, mettant les spectateurs définitivement à ses pieds, saluée par une standing ovation des plus méritées.

Une grande dame du chant, qu'on revoit toujours avec la même délectation.

Paris. Théâtre du Châtelet, 26 juin 2013. Johann Sebastian Bach : Mein gläubiges Herze, BWV 68. Henry Purcell : Oedipus, « Music for a While ». Georg Friedrich Haendel : Giulio Cesare, « Da tempeste ». Antonio Vivaldi : Bajazet, « Sposa son disprezzata ». Gabriel Fauré : Chanson d'amour. Reynaldo Hahn : Le Printemps, Si mes vers avaient des ailes. Gabriel Fauré : Notre amour. Claude Debussy : La Romance d'Ariel. Heinrich Proch : Tema e Variazioni « Deh, torna mio bene ». Joaquin Turina : Cantares, op. 19 n°3. Fernando Obradors : Del caballo más sutil. Joaquin Rodrigo : ¿De dónde venís, amore?. Heitor Villa-Lobos : Melodia sentimental. Gustav Mahler : Ich ging mit Lust, Hans und Grethe, Frühlingsmorgen, Ablösung im Sommer. Sergei Rachmaninov : Vocalise. Luigi Arditi : Parla. Sumi Jo, soprano. Jeff Cohen, piano.

Compte-rendu : Paris. Théâtre des Champs-Élysées, le 16 juin 2013. Giuseppe Verdi : Messa da Requiem. Julianna Di Giacomo, Sonia Ganassi, Fabio

Sartori, Matti Salminen. Daniele Gatti, direction musicale.

Après l'Orchestre de l'Opéra de Paris, c'est au tour du National de France d'offrir au public son Requiem de Verdi. Daniele Gatti aime cette musique et le fait sentir, embrasant



la partition par sa fougue latine et suivi en cela par des musiciens tout entiers avec leur chef dans cette conception sonore flamboyante.

Le Dies Irae tonne comme rarement, magnifié par un chœur de Radio-France impeccable de précision et de présence vocale.

A leurs côtés, un superbe plateau de solistes a été réuni. Sonia Ganassi, un rien légère pour cette écriture dramatique, se lance dans la bataille avec conviction, sans forcer ses moyens, et se révèle convaincante dans ses interventions. Fabio Sartori fait admirer ses beaux moyens de véritable ténor verdien, parfaitement à l'aise dans cette écriture requérant un médium large et un aigu percutant, ainsi qu'un vrai sens du legato. Son Ingemisco reste l'un des plus beaux moments de la soirée, et on a hâte de le réentendre dans d'autres rôles du cygne de Busseto.

Un flamboyant Requiem verdien

Matti Salminen, quant à lui, ne peut lutter contre les années qui rendent son souffle plus court et son legato moins absolu que par le passé, mais les moyens vocaux demeurent impressionnants, de ceux qui ont fait de lui l'une des grandes basses de ces trois dernières décennies.

Remplaçant Barbaro Frittoli au pied levé, Julianna Di Giacomo, déjà entendue voilà quelques mois dans le Roi d'Ys à l'Opéra Comique, démontre son aisance tant dans l'écriture de Verdi que dans celle de Lalo. Elle demeure l'exemple de la technique vocale américaine, souple et détendue, permettant aussi bien un ample rayonnement vocal que d'aériens piani, sans effort visible ni audible.

Elle ouvre le concert avec un « Ave Maria » d'Otello de la plus belle eau, en hommage à Henri Dutilleux, prélude à une Messa da Requiem tout aussi réussie. En somme, une superbe soirée.

Paris. Théâtre des Champs-Élysées, 16 juin 2013. Giuseppe Verdi : Messa da Requiem. Avec Julianna Di Giacomo, soprano ; Sonia Ganassi, mezzo-soprano ; Fabio Sartori, ténor ; Matti Salminen, basse. Chœur de Radio-France ; Direction : Piero Monti. Orchestre National de France. Daniele Gatti, direction musicale.

Compte-rendu : Paris. Théâtre des Champs-Élysées, le 14 juin 2013. Gioacchino Rossini

**: Il Barbiere di Siviglia.
Cyrille Dubois, Julia
Lezhneva, Roberto De Candia,
Carlo Lepore, Giorgio
Giuseppini. Sir Roger
Norrington, direction
musicale.**

L'Orchestre de chambre de Paris et son principal chef invité, Sir Roger Norrington, présentent dans la capitale un nouveau Barbier rossinien, une œuvre que le public parisien apprécie visiblement et ne se lasse pas de réentendre.

Suite au forfait soudain du ténor chinois Yijie Shi – remplaçant lui-même Antonino Siragusa initialement prévu – le jeune ténor français

Cyrille Dubois est arrivé à la rescousse pour sauver la soirée, faisant semble-t-il par la même occasion sa prise de rôle dans le rôle du Comte Almaviva. Saluons son beau timbre, ainsi que sa technique sûre, son émission brillante et sa belle maîtrise de la voix mixte, parfaites pour le répertoire français – il vient d'être annoncé dans *Gérald de Lakmé* à Saint-Etienne pour la saison prochaine – mais peu rompu aux exigences rossiniennes.

Les vocalises sonnent prudentes et le suraigu se fait discret, tant et si bien que son ultime air, le redoutable « Cessa di più resistere » a été prudemment coupé.



Un Barbier inégal mais réjouissant

Une belle découverte, qui se révèlera sans doute idéal dans un autre répertoire. A ses côtés, le baryton italien Roberto De Candia fait admirer sa faconde gourmande dans Figaro, imposant dès son entrée sa voix mordante et ample autant que son aigu facile et percutant. Et c'est avec cette même assurance tranquille et cette gouaille ravageuse à l'œil malicieux qu'il traversera la soirée, salué aux saluts par une ovation méritée.

La Rosine de la très jeune Julia Leznheva, annoncée partout comme une révélation, laisse davantage songeur. Si le timbre révèle par instants de beaux reflets irisés et la vocalise impressionne par sa précision d'apparence facile et de belles variations, l'instrument demeure d'un volume modeste, au grave confidentiel et à l'aigu à peine esquissé, le soutien se dérobant à chaque montée. Parfois, la voix perd en outre soudainement toute rondeur sur certaines voyelles ouvertes à l'excès, des sonorités enfantines et droites le disputant à d'autres plus féminines, mais presque trop matures, comme artificielles. Elle laisse en outre paraître un tempérament d'une agréable fraîcheur, mais aux émotions encore peu différenciées.

On retrouve avec bonheur les talents de comédien de Carlo Lepore, toujours parfait dans ces emplois de basse bouffe, passant en un éclair d'un affect à l'autre. Par ailleurs, il semble avoir éclairci son émission, et nous gratifie de quelques aigus parfaitement timbrés. Beau Basilio de la Giorgio Giuseppini, à la voix un rien usée mais toujours percutante et efficace dans l'air de la Calomnie, et faisant bruisser la salle par un grave sépulcral et sonore dans « Buona sera » à la seconde partie. Excellente surprise

également que la Berta en pleine forme vocale de Sophie Pondjiclis, rendant de l'importance à ce personnage souvent sacrifié.

Le chœur du Théâtre des Champs-Élysées, quant à lui, offre une prestation solide et convaincante. Nous sommes moins convaincus, en revanche, par les affinités de **Sir Roger Norrington** avec l'univers du cygne de Pesaro. Si les fameux crescendi sont correctement exécutés – mais sans grande flamme – par un Orchestre de chambre de Paris en petite forme, la pâte instrumentale sonne souvent pesante, alourdie encore par la cymbale omniprésente et envahissante, sans parler des nombreuses coupures opérées dans la partition – pas de reprise avant la fin des airs, des morceaux de récitatifs disparaissent, une grande partie de l'air de Bartolo passe à la trappe -.

Une soirée pas exempte d'imperfections et de doutes, mais néanmoins agréable, grâce, surtout, au génie de Rossini.

Paris. Théâtre des Champs-Élysées, 14 juin 2013. Gioacchino Rossini : Il Barbiere di Siviglia. Livret de Cesare Sterbini. Avec Il Conte d'Almaviva : Cyrille Dubois ; Rosina : Julia Lezhneva ; Figaro : Roberto De Candia ; Bartolo : Carlo Lepore ; Basilio : Giorgio Giuseppini ; Berta : Sophie Pondjiclis ; Fiorello : Renaud Delaigue. Chœur du Théâtre des Champs-Élysées. Orchestre de chambre de Paris. Sir Roger Norrington, direction musicale.

Compte-rendu : Toulouse. La Halle aux Grains, le 24 juin

2013. Giuseppe Verdi (1843-1901) : Airs, mélodies et extraits d'opéra. Rolando Villazon, ténor ; Orchestre National Symphonique Tchèque ; Guerassim Voronkov...

Rolando Villazon, ténor auréolé d'un succès planétaire, s'est lancé dans une tournée européenne. Il interprète plusieurs airs d'opéra verdiens pour rendre hommage au compositeur et lui a consacré son dernier CD chez DG. Il a rencontré à Toulouse le même succès, tant le charme de l'homme, sa générosité, son engagement forcent l'admiration.



Le succès public est là, indiscutable. Les moyens employés ne sont pas toujours musicaux. Certes, la voix reste solaire, homogène sur toute la tessiture avec un vibrato maîtrisé. Le souffle est immensément long permettant de dessiner de belles lignes. Le ténor ne résiste pas aux effets d'alanguissement discutables en fin de phrase. Le texte est parfaitement dit, avec une intelligence inhabituelle dans ces rôles de ténors du premier Verdi.

Romance divine de Rolando Villazon

Le choix des airs est extrêmement prudent. Jamais aucune sollicitation de la quinte aiguë, des graves ménagés par une orchestration encore rudimentaire, évitent toute mise en danger. Oronte, Corrado, Riccardo (Oberto), Rodolfo (Luisa Miller) et Macduff (Macbeth) dans les airs choisis ne sont pas, loin s'en faut, des rôles écrasants. Le charme de Rolando Villazon a donc pu opérer.

Vocalement, le timbre n'a plus les harmoniques fauves qui en début de carrière évoquaient le Grand Domingo. Où sont passées les couleurs variées et les nuances que nous lui connaissions ? Dans ces airs, héritage du « bel canto », les vocalises sont un peu savonnées et les appuis vocaux pas toujours subtiles. Seuls les airs de Luisa Miller et de Macbeth, mieux connus du public, permettent une comparaison ; pas toujours à l'avantage du ténor franco-Mexicain. Sans parler des enregistrements avec Carreras, Domingo et Bergonzi des opéras de jeunesse de Verdi... Du point de vue purement vocal, le bilan est donc assez mitigé.

Les pièces d'orchestre ont inévitablement rempli le temps, comme il est d'usage lors d'un récital de petite dimension, permettant au soliste de récupérer. L'agacement ou l'ennui n'ont pu être évités. Le manque de nuances et de couleurs orchestrales ont été bien trop assorties au chant du ténor... sans sa musicalité dans les phrasés.

Une vraie découverte inattendue est venue des mélodies de jeunesse de Verdi orchestrées avec intelligence et malice par Luciano Berio. Le charme de la romance agit et Rolando Villazon y est exquis. Le texte ainsi détaillé, l'orchestration surprenante de Berio, relancent toujours l'intérêt. Berio ira jusqu'à suggérer l'orchestre de Lohengrin ou d'Otello dans ces modestes mélodies de salon qui ici atteignent un niveau d'intérêt insoupçonnable. Les bis offerts ont complété cette découverte, car Luciano Berio en a orchestré huit en 1991. C'est là que se situe le plus bel hommage à Verdi et la réussite de cet étrange récital.

Je ne détaillerai pas le dernier bis, où une choppe de bière à la main, le ténor vante les joies de la boisson... avant de la

vider d'un trait...!

Toulouse. La Halle aux Grains, le 24 juin 2013. Giuseppe Verdi (1843-1901) ; Nabucco : Ouverture ; I Lombardi : La mia letizia infondere (Oronte) ; I masnadieri : Prélude ; Il corsaro : Eccomi prigioniero! (Corrado) ; Luisa Miller : Overture ; Quando le sere al placido (Rodolfo) ; Otello : Prélude ; Oberto : Ciel, che feci!... Ciel pietoso (Riccardo) ; Macbeth : Baletti ; O figli, o figli miei! (Macduff)... Ah! la paterna mano (Macduff) ; I vespri siciliani : Ouverture ; Mélo­dies orchestrées par Luciano Bério en 1991: Il mistero – Deh, piestoso o addolorata – L'esule ; Rolando Villazon, ténor ; Orchestre National Symphonique Tchèque ; Guerassim Voronkov, direction.

Compte-rendu : Paris. TCE, Théâtre des Champs Elysées, le 14 juin 2013. Rossini : Le Barbier de Séville. Roberto de Candia, Julia Lezhneva... Sir Roger Norrington, direction.

Le Théâtre des Champs Élysées accueille Sir Roger Norrington dirigeant l'Orchestre de Chambre de Paris pour leur coproduction du Barbier de Séville de Rossini en version de concert. Accompagnés par une excellente et enthousiaste



distribution de chanteurs, les instrumentistes jouent de façon presque baroque avec le grand maestro. L'éclat et la vivacité sont au rendez-vous.

Barbier de Séville historique

Sir Roger Norrington est l'une des figures emblématiques du mouvement historiquement informé (méthode HIP pour « Historically informed performance » ou pratique historiquement informée), où chaque interprétation est précédée d'une recherche organologique et musicologique particulièrement poussée. C'est l'un des génies qui ont osé s'éloigner des standards post-romantiques de performance musicale au 20e siècle. Non seulement par l'utilisation des instruments d'époque, optionnelle, mais notamment par la façon de jouer la musique, même avec instruments modernes. La notion de style et de jeu sont donc au cœur d'une recherche captivante. En ce qui concerne la musique du 18e siècle et avant, la pratique est logique et cohérente. Mais il s'attaque également au répertoire du 19e et l'effet est, pour dire le moindre, rafraîchissant! Le vibrato excessif cède la place aux timbres contrastés et à une certaine clarté contrapuntique. Dans ce sens l'Orchestre de chambre de Paris

se montre plus brillant que jamais, plein de gaîté et d'esprit, souvent spectaculaire, excellent toujours! Les vents souvent vedettes, sont suprêmes dans de l'orage au deuxième acte comme ils sont gracieux et vifs accompagnant le chant. Comme d'habitude, les musiciens sont fortement investis et leur enthousiasme est évident et ... contagieux.

De même pour les chanteurs, très engagés et engageants malgré l'absence de mise en scène. Tous les rôles sont interprétés avec coeur. **Roberto de Candia** incarne Figaro avec panache. Il gère les acrobaties vocales peu fréquentes pour un baryton avec aisance et charisme. Il est toujours très présent et se projette brillamment en solo et dans les ensembles. Il n'éclipse pourtant pas le Comte de **Cyrille Dubois** (excellent Ferrando à Saint-Étienne), à la fois noble et drôle, ma non troppo. Si le public offre les plus chaleureux applaudissements pour leurs interventions, celle qui crée une plus grande excitation est sans doute la Rosina de la jeune soprano **Julia Lezhneva**. Quant elle chante « Una voce poco fa » au premier acte l'audience a du mal à arrêter les applaudissement. Ses aigus stratosphériques et insolents sont spectaculaires : ils inspirent la fureur d'un public très impressionné. Nous apprécions ses ornements réussis et la maîtrise incontestable qu'elle a de son instrument virtuose. C'est une voix puissante et pleine de caractère, qui se montre superbe technicienne. Cependant nous sommes de l'avis qu'elle peine à trouver un équilibre entre force et légèreté, et sa performance paraît plus démonstrative et concertante que sincère. Faute minuscule qu'elle améliorera sans doute avec l'expérience, et qui passe au second plan tant l'agilité de son instrument reste indiscutable.

Carlo Lepore et Giorgio Giuseppini interprètent Bartolo et Basilio respectivement. Ils sont tous les deux très présents, particulièrement le dernier : la voix et la prestance, magnifiques dans son air de la calomnie demeure mémorable. Une mention également pour la superbe Berta de Sophie Pondjiclis

pétillante, très présente, démontrant qu'il n'y a pas de petits rôles mais de ... petits chanteurs. Le chœur du Théâtre des Champs Elysées est de même investi et d'une grande vivacité. Nous rejoignons au final le public pour la formidable et brillante coproduction, à la fois historique et innovante sous la baguette du pétillant Sir Roger.

Paris. Théâtre des Champs Elysées, le 14 juin 2013. Rossini : Le Barbier de Séville. Chœur du Théâtre des Champs Élysées. Alexandre Piquion, direction. Roberto de Candia, Julia Lezhneva... Orchestre De chambre de Paris. Sir Roger Norrington, direction.

Illustration : Sir Roger Norrington (DR)

**Compte-rendu : Toulouse.
Théâtre du Capitole, le 20
juin 2013. Giuseppe Verdi
(1843-1901) : Don Carlo. Mise
en scène de Nicolas Joël.
Direction musicale: Maurizio
Benini.**

Le Capitole présente pour sa fin de saison opératique l'une des productions les plus accomplies de son histoire. Déjà en 2005, il n'y avait eu presque que des louanges. Cette année, un pas de plus est franchi, avec une distribution ... proche de l'idéal.



Le Don Carlo du ténor Dimitri Pittas est passionnant alors que le rôle est plein d'ambiguïtés vocales. Le timbre très clair permet de camper la jeunesse du personnage. La puissance vocale l'autorise à passer admirablement dans les ensembles grâce à un habile placement de voix. Le jeu scénique suggère l'inhibition dont souffre le jeune Infant, sa crainte face à son père, sa fragilité devant son amour dévorant pour Elisabetta. L'évolution du personnage est passionnante avec un pauvre amoureux déçu et un fils castré au premier acte. Puis dans le duo avec Elisabetta, il explose de déception amoureuse et arrive à exprimer ses sentiments jusque dans son malaise hystérique. Enfin la sublimation de l'amour auquel il se contraint au dernier tableau est rendue crédible par la franchise de l'émission et la classe de la ligne de chant, parfaitement assortie aux courbes vocales d'Elisabetta.

Le Capitole affiche un Don Carlo de rêve ...

Le couple qu'il forme avec **Tamar Iveri** est très crédible dans

le jeu scénique et les voix sont magnifiquement assorties. La voix ronde et chaude de Tamar Iveri, sa capacité de nuances, l'égalité des registres et la variété de ses couleurs vocales font merveille. Le recherche de maîtrise de soi, comme la fierté face à son époux violent font d'elle une reine admirable, certes victime de son destin, mais consciente des événements. Le duo final de l'opéra, après un « Tu che le vanità » absolument magnifique de ligne et d'équilibre des registres, est un pur moment de grâce.

Certes l'abandon de l'acte de Fontainebleau nous a privé de leur premier duo, mais ce couple d'amoureux obligé de se réfugier dans la sublimation est particulièrement touchant : il domine l'action. Les relations tant vocales que scéniques entretenues par le rôle titre avec Posa et Philippe comme Eboli sont également parfaitement équilibrées et crédibles. Avec un magnifique Don Carlo, un des principaux écueils de cet opéra complexe est dépassé. Le drame fonctionne à merveille. Don Carlo au centre des relations permet à la dramaturgie de dérouler le drame.

Le Posa de Christian Gerhaher appartient à la lignée des grands diseurs capables de donner sens au texte et à l'éthique du personnage. La voix est agréablement timbrée et de volume confortable, la ligne de chant soignée ; le raffinement vocal serait tout à fait complet si tous les trilles étaient soigneusement réalisés. La force morale du personnage s'impose par un charisme scénique et vocal passionnants. Cette prise de rôle est un grand succès.

Le roi Philippe peut compter lui aussi sur un immense artiste.

Roberto Scandiuzzi a une vraie voix de basse, son autorité est indiscutable, et la leçon de chant ému de sa grande scène convainc comme déjà en 2005. Le lamento de la prison après la mort de Posa, qui sera repris par Verdi pour le Lacrymosa du Requiem, est magnifiquement lancé par sa voix d'airain.

Pour Eboli, le Capitole a choisi deux cantatrices. **Christine Goerke** lors de la soirée du 20, ne nous a pas convaincu dans la chanson du voile, ni vocalement, ni scéniquement. Il ne

s'agit après tout qu'un air décoratif. Par la suite et dès le trio avec Elisabetta et Posa, elle se révèle actrice subtile comme chanteuse passionnante. Dans le trio avec Carlo et Posa elle explose véritablement comme une bombe de passion, avec une voix de falcon puissante et équilibrée sur tous les registres. Elle domine le trio de manière sidérante. Dans sa scène avec Elisabetta, le remord la submerge et son « O don fatale » est ... cataclysmique. Torrent de passion reposant sur une vocalité sans faille, il laisse le public abasourdi.

Il reste à évoquer **le Grand Inquisiteur de Kristinn Sigmundsson** dont le timbre ingrat et la voix sonore, donnent pourtant corps à la violence sinistre du rôle. Les autres rôles sont tous admirablement distribués avec le même soin que les premiers rôles. Une mention particulière pour l'émotion alliée à la beauté du chant chez les députés Flamants lors de l'Autodafé.

A chaque instant, le chœur du Capitole fait honneur à la riche partition verdienne. Le travail d'Alfonso Caiani a porté ce chœur au sommet des maisons d'opéra.

La direction de Maurizio Benini est celle d'un grand verdien. Les tempi sont assez rapides et certaines phrases sont ciselées avec une pointe de maniérisme. Le drame avance et jamais le temps ne semble long. Il faut dire combien un travail en profondeur est possible avec un orchestre du Capitole en très grande forme, capable de nuances et de couleurs rares.

La mise en scène de Nicolas Joël est sobre, l'époque est respectée sans transposition. Les décors d'Ezio Frigerio jouent habilement avec l'exiguïté de la scène, créant un spectaculaire sentiment d'écrasement des personnages comme du public du parterre avec une énorme Christ en croix suspendu au ciel. Les costumes de Franca Squarciapino sont absolument somptueux, offrant un peu de luxe dans l'austère cour de Philippe II.

Toulouse. Théâtre du Capitole, le 20 juin 2013. Giuseppe Verdi (1843-1901) : Don Carlo, opéra en quatre actes, version de

1884 créée à Milan. Nicolas Joel : Mise en scène ; Stéphane Roche : réalisation de la mise en scène ; Ezio Frigerio : Décors ; Franca Squarciapino : costumes ; Vinicio Cheli : Lumières ; Avec, Dimitri Pittas : Don Carlo ; Roberto Scandiuzzi : Philippe II ; Christian Gerhaer : Rodrigo, marquis de Posa ; Kristinn Sigmundsson : Le Grand Inquisiteur ; Jordan Bisch : Un moine ; Tamar Iveri : Élisabeth de Valois ; Christine Goerke : La Princesse Eboli ; Daphné Touchais : Tebaldo ; Alfredo Poesina : Le Comte de Lerme; Dongjin Ahn : Un héraut royal ; Julia Novikova : Une voix céleste; Orchestre National du Capitole de Toulouse; Choeurs du Capitole, direction : Alfonso Caiani ; Maurizio Benini, Direction musicale.

Illustration : David Herrero

**Compte-rendu : Toulouse,
Halle-aux-grains. 18 juin
2013. Claude Debussy
(1862-1918) ; Johannes Brahms
(1833-1897) ; Karol
Szymanowski (1882-1937) ;
Krystian Zimerman, piano**

Krystian Zimerman est unique, musicien d'exception, artiste rare, incontournable. Chaque rencontre avec le pianiste polonais est inoubliable. [Le souvenir de son récital Chopin en 2010 encore présent](#) et les regrets liés à son annulation l'an dernier, sont responsables de l'attente émue du public toulousain.



Dès le grand prix du concours Chopin de Varsovie qu'il a gagné en 1975, les plus grands chefs et orchestres l'ont réclamé et avec sagesse, le pianiste prodige a gardé une éthique des plus hautes. Certains le trouve trop exigeant, soit. Reconnaissons une nouvelle fois que la manière dont il construit son récital et dont il offre au public sa conception de la musique, nous laisse sans voix. Il a la particularité de se présenter en scène avec son piano personnel, accordé par ses soins. Il souhaite maîtriser tout ce qui peut faire obstacle entre la musique et son public. Le programme de ce soir a été changé en dernière minute. Nous avons perdu Beethoven pour ... amplifier l'univers de Debussy : chaque partie de concert a débuté par des oeuvres de Claude de France.

Avec Zimerman, le piano de Debussy est large et profond. C'est comme si sous les doigts du pianiste un livre s'ouvrait d'abord classiquement à plat puis développait la troisième dimension. Par un son coloré, riche et des nuances d'une souplesse admirable, un voyage dans le pays des rêves s'initie. Ces trois estampes, écrites après Pelléas sont des tableaux rêvés. La Chine de « pagodes », l'Espagne de la « soirée dans Grenade » et surtout les gouttes d'eau de « jardin sous la pluie » deviennent, avec un interprète si puissamment poète, des voyages dans l'espace et le temps. Impossible d'analyser une telle interprétation qui relève d'une puissance d'évocation rare, tant les sons et les couleurs se répondent.

Il est plus facile d'évoquer les moyens pianistiques immenses

dans la deuxième Sonate du jeune Brahms, dont la fougue juvénile exige de recréer des sonorités orchestrales. Krystian Zimerman empoigne la partition à bras le corps, tonne, fulmine et fond de tendresse, détaille des traits dans un staccato infernal ou chante avec un legato de diva romantique. Les couleurs sont d'une richesse inhabituelle et les nuances vont du murmure au grondement de fin du monde. Le camaïeu d'émotions amoureuses variées contenu dans cette partition, n'a jamais été aussi évident. Il s'agit bien d'une sonate en forme de déclaration d'amour. Qui doutera après une telle interprétation que Brahms était épris à la folie de Clara Schumann ?

En deuxième, partie le livre 1 des préludes de Debussy a permis de retrouver le piano impressionniste, lyrique et plein d'humour de Krystian Zimerman. L'ampleur sonore de Debussy ainsi interprété pourra surprendre. De nouveau, les images se développent en trois démentions pour notre plus grand plaisir ! Impossible de résister et le voyage reprend de plus belle avec en apothéose les profondeurs abyssales de la « cathédrale engloutie ». Les plans sonores se superposent de manière à créer un vertige. L'eau, la lumière, le lointain et le tout proche deviennent palpables. Quelle beautés dans ces sonorités riches osant aller jusqu'à la saturation (quels magnifiques graves !). Debussy est offert en relief et perspectives comme rarement.

Karol Szymanowski prendra-t-il la place dans nos concerts comme il le mérite ? Avec un interprète aussi délicat et raffiné que Zimerman : certainement. Les Préludes du Livre 1 sont des courtes pièces fragiles et plus subtiles que virtuoses. Karol Szymanowski était très jeune lorsqu'il les composa, le 8ème date de ses 14 ans. Mais la grâce de la jeunesse est parfaitement rendue par le délicat touché du pianiste.

Les variations sur un thème populaire polonais sont au contraire une œuvre de la maturité. Très abouties elle exigent des moyens pianistiques de grande virtuosité. Avec enthousiasme Krystian Zimerman s'empare de cette page pour en

faire une longue sonate. La variété de l'inspiration, la richesse chromatique et les audaces demandées au pianiste dépassent les modèles de Liszt et Scriabine. Le panache avec lequel le pianiste termine les variations est spectaculaire. Mais tout du long, la beauté des phrasés et la richesse des sonorités a gardé une poésie ineffable jusque dans les moments les plus extravertis. Zimerman termine son récital sous les bravos nourris du public conquis. Il ne lui concède aucun bis, il avait tout donné et nul n'en a été déçu. Un artiste de ce format dépasse le cadre d'un simple récital. Il apporte bien d'avantage. Il crée une vraie rencontre.

Toulouse, Halle-aux-grains. 18 juin 2013. Claude Debussy (1862-1918) : Estampes, Six préludes du livre 1 ; Johannes Brahms (1833-1897) ; Sonate n°2, en fa dièse mineur, op. 2 ; Karol Szymanowski (1882-1937) : Préludes n°1, 2 et 8, op. 1 ; Variations sur un thème populaire polonais, en si mineur, op. 10. Krystian Zimerman, piano.

Livres. Les Grandes Étoiles du XXème siècle (Buchet Chastel)

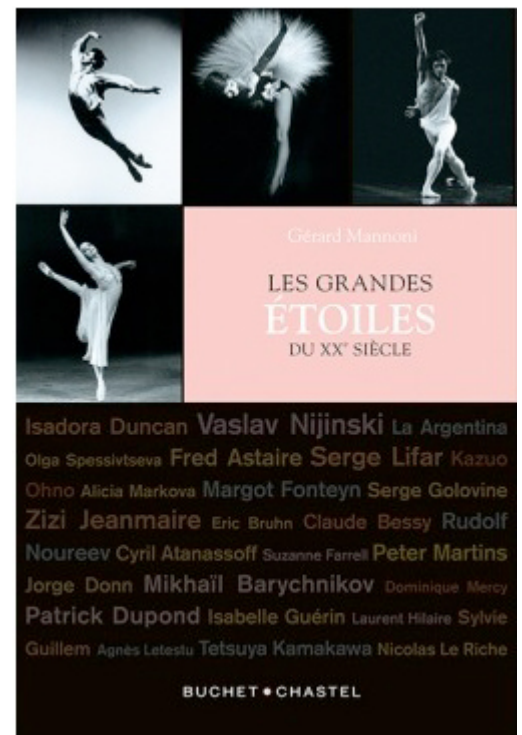
Livres. Les Grandes Étoiles du XXème siècle (Buchet Chastel). La vie d'une « étoile » de la danse (le terme a été créé pendant l'occupation par Serge Lifar), au sommet de ses possibilités, ne dure guère plus de 30 ans : c'est un papillon magnifique qui transcende l'instant avec cette habile combinaison entre haute technicité, style, élégance, et parfois une puissante expressivité celle plus rare, d'un vrai tempérament tragique ou pathétique. Les rôles des ballets

romantiques surtout offrent en effet des possibilités réelles pour les danseurs qui sont aussi acteurs.

Les grandes étoiles du XXe siècle. Gérard Mannoni

Voici donc le trop court portrait de 50 artistes mémorables ayant marqué l'histoire de la danse au XXème siècle soit par le seul pouvoir de leur interprétation soit aussi comme maîtres de ballet et comme chorégraphes... Tous, russes, français, britanniques, italiens... ont ébloui sur la scène du monde chorégraphique à la Scala de Milan, au Royal ballet de Londres, au Palais Garnier et à Bastille à Paris... □ Pour chaque hommage évocation, comportant le portrait photographique des intéressés, l'auteur retrace les principales étapes de sa vie et de sa carrière, tout en analysant les spécificités de son art.

Parmi les anciens, souvent devenus légendaires : Carlotta Zambelli née en 1875, qui bissait avec quel éclat, les pizzicati de Sylvia, sommet de la musique chorégraphique et romantique française signée Delibes ; Isadora Duncan née en 1877, pionnière absolue d'une modernité dont sont redevables aussi Loïe Fuller, Martha Graham... ; les divinités russes Pavlova, surtout Karsavina née en 1885 (muse poétique qui fit la grandeur des Ballets Russes de Diaghilev) ; mais aussi les hommes eux aussi acteurs d'une modernité encore admirable, souvent danseurs ET chorégraphes tel Vaslav Nijinski (né en 1889 dont la carrière fut aussi brève que génial, entre autres au sein des Ballets Russes...) ; Fred Astaire (né en 1899 : un dieu plus du cinéma que de la danse classique mais adulé des grands du XXè tel Roland Petit); les anglais racés élégantissimes Anton Dolin (né en 1904) ou Anthony Dowell (née en 1943, le partenaire de Noureev dans le film



Valentino); Serge Lifar (1905-1986) qui choisi par Rouché en 1930, assura à Paris, la gloire toujours vacillante du Ballet parisien pendant l'occupation ; ce sont évidemment les Russes triomphants comme Noureev ou Barychnikov... sans omettre Yvette Chauviré, Margot Fonteyn, et plus proches de nous encore, Patrick Dupont né 1959 (et sa carrière fulgurante écourtée), Charles Jude, Agnès Letestu, Elizabeth Platel, Laurent Hilaire, Nicolas Le Riche ... c'est à dire les plus grand danseurs solistes du ballet de l'Opéra de Paris. Même si la place manque toujours pour un panthéon aussi abondant en stars et étoiles, il est inimaginable qu'une danseuse de l'importance de Marie-Agnès Gillot ne figure pas ici. Un autre volume s'impose évidemment tant celui ci, écrit par un passionné accessible de la danse classique, stimule l'imaginaire et suscite l'envie d'en connaître davantage sur chaque interprète ainsi évoqué. Publication incontournable.

Liste exhaustive des artistes présents, par ordre d'apparition (et de date de naissance) dans le livre : Carlotta Zambelli – Isadora Duncan – Anna Pavlova – Tamara Karsavina – Vaslav Nijinski – La Argentina – Olga Spessivtseva – Fred Astaire – Anton Dolin – Serge Lifar – Kazuo Ohno – Galina Oulanova – Alicia Markova – Yvette Chauviré. – Margot Fonteyn – Rosella Hightower – Alicia Alonso – Serge Golovine – Zizi Jeanmaire – Maïa Plissetskaïa – Eric Bruhn – Claude Bessy – Antonio Gades – Carla Fracci – Rudolf Noureev – Natalia Makarova – Vladimir Vassiliev – Cyril Atanassoff – Ghislaine Thesmar – Anthony Dowell – Noëlla Pontois – Suzanne Farrell – Peter Martins – Jorge Donn – Mikhaïl Barychnikov – Dominique Mercy – Charles Jude – Elisabeth Platel – Patrick Dupond – Isabelle Guérin – Laurent Hilaire – Alessandra Ferri – Manuel Legris – Sylvie Guillem – Julio Bocca – José Martinez – Agnès Letestu – Tetsuya Kamakawa – Nicolas Le Riche – Uliana Lopatkina – Aurélie Dupont – Roberto Bolle – Svetlana Zakharova

Livres. Les Grandes Étoiles du XXème siècle (Buchet Chastel).
Série : Les Grands Interprètes. Date de parution : 16 janvier

2014. Format :14 x 20,5 cm, 360 p., 23.00 €. ISBN
978-2-283-02713-4